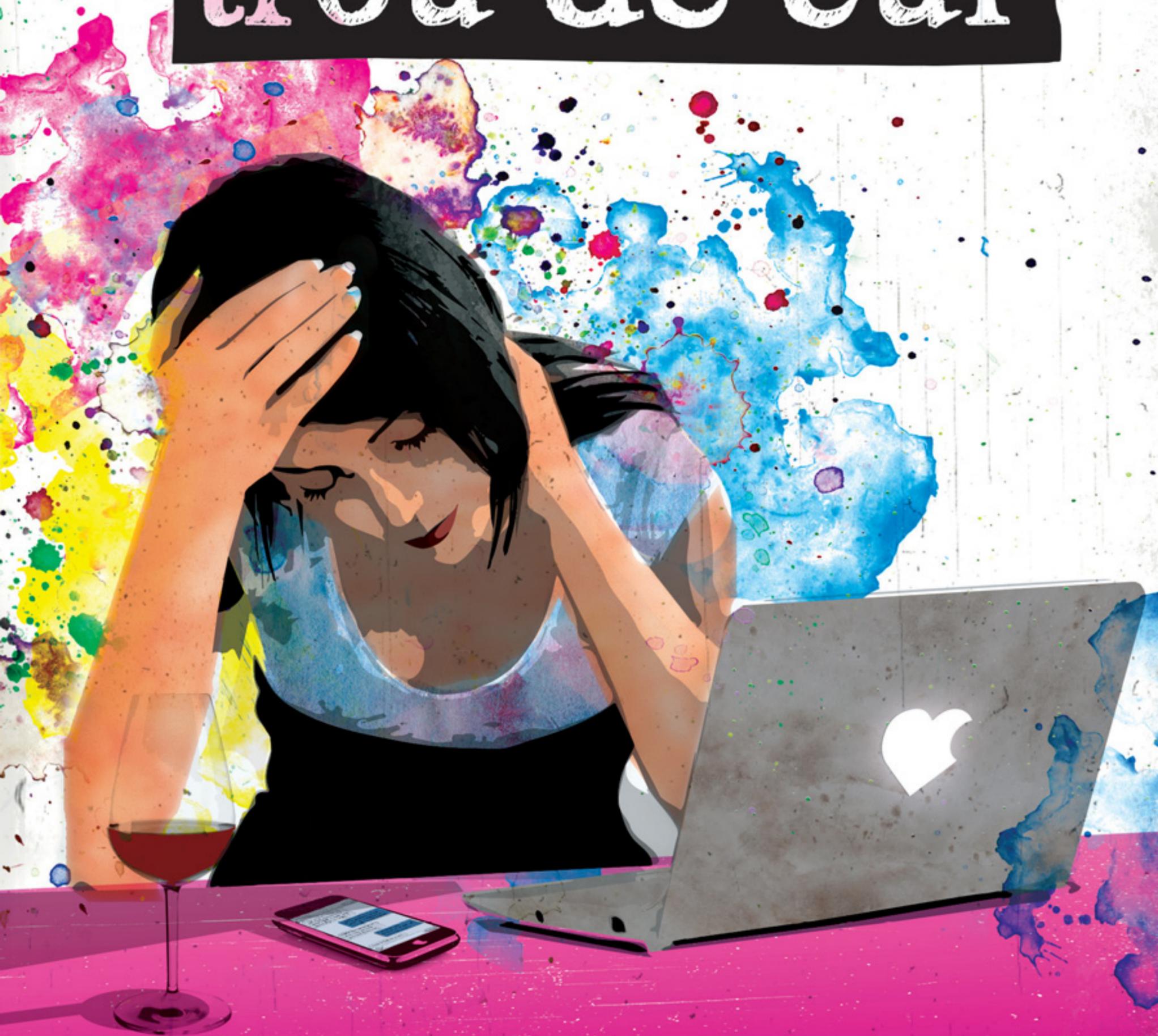


ANNIE QUINTIN

Cher

trou de cul



vib éditeur

Annie Quintin

CHER TROU DE CUL

roman

Toutes mes excuses à ma mère pour le début de ce roman. Je me souviendrai toujours qu'elle m'a dit, le doigt bien en l'air: « Je t'interdis de les séparer! » Oups! Trop tard...

Merci à mes lectrices: Valérie Langlois, Lucie L'Archevêque et Julie St-Onge pour vos commentaires et votre enthousiasme sans faille. Merci à Nathalie Roy et à Nadia Lakhdari King, deux auteures que vous devez absolument lire. Du bonbon et du bonbon!

Merci à mes amis qui ne se lassent pas de m'entendre parler: Jean-François Côté, Véronique Gauthier, Daniel Phaneuf, Julie Rivard, Luce Tremblay-Parent, Laurence-Aurélié Théroux-Marcotte et Chloé Varin. Merci aussi à tous les autres que j'oublie et qui ont croisé ma route au cours de ces trois années d'écriture.

Merci à mes stagiaires: Julie, Geneviève, Linda, Sandrine et Christine d'avoir écouté mes histoires d'auteure entre deux bouchées de sandwich et d'avoir acheté mon premier roman sans quoi je les aurais mis en ÉCHEC TOTAL! Mouahaha!

Merci à mon entraîneuse Anne-Marie Lessard qui rit de ma faible capacité musculaire et qui se passionne pour toutes les anecdotes de mon roman. Elle a compris que lorsque je parle de mes projets d'écriture, j'oublie de compter mes répétitions...

Merci à Marie-Noëlle Gagnon, ma directrice littéraire, pour son si gentil tracteur.

À Martin Balthazar et à Stéphane Berthomet pour leur confiance.

Merci à Simon, mon amoureux (qui n'est pas un trou de cul) pour la belle couverture et parce qu'il est toujours là pour moi.

Merci à Caroline Héroux de croire en mon projet.

Merci à François Arnaud d'être beau.

Merci à mes fidèles lectrices (et lecteurs?!) qui me suivent sur Facebook.

Annie Quintin

Pour écouter la liste de lecture du roman *Cher trou de cul*:

<http://www.rdio.com/people/AnnieQuintin/>

Vous pouvez rejoindre l'auteure via son blogue:

<http://anniequintin.blogspot.ca>

ou via Facebook:

<https://www.facebook.com/chertroudecuil>

<https://www.facebook.com/Desesperes>

C'est donc cela, la vie d'adulte : construire des châteaux de sable, puis sauter dessus à pieds joints, et recommencer l'opération, encore et encore, alors qu'on sait bien que l'océan les aurait effacés de toute façon ?

FRÉDÉRIC BEIGBEDER,
L'amour dure trois ans

PROLOGUE

Soixante-douze jours.

Le temps d'un été et de quelques poussières de minutes volées. Parce que l'amour, c'est pas assez.

Juste pas assez.

Jour 1, jour 2, jour 3... Avoir pour seul port un lit. Le sien, le mien, peu importe, pour autant que nous puissions nous toucher. Ses yeux dans les miens, les miens dans les siens, petites rides d'expression, prunelles qui brillent pour l'autre. Le courant qui passe à l'infini. Seuls au monde. À la dérive, dans des draps froissés.

Puis... Soixante-douze jours, la fin.

Fuck.

J'ai une image en tête. Je me vois plantée au milieu d'une route déserte parce que, par défaut, je l'ai tracée ainsi. Un chemin qui ne débouche sur rien. Le vent automnal se lève, d'abord léger, doux, caressant, puis de plus en plus insidieux et glacial, comme si le temps s'était accéléré à une vitesse folle, balayant tout sur son passage. Coup de foudre. Crainte. Passion.

Il me vient toutes sortes de banalités, des formules toutes faites inspirées des sites de rencontre internet.

Des soirées collés,

à se regarder dans le blanc des yeux.

Juste nous deux.

Toi et moi.

Seuls au monde.

Bleh...

Non.

Tout ce que j'ai snobé, le genre de slogans de fiches de rencontre dont je me suis moquée, voilà que j'en suis venue à souhaiter ça. À vouloir ça.

Et que je l'ai perdu.

Ça ne sera pas pour nous.

Je n'ai pour seule caresse que celle d'un foulard autour du cou, à défaut de celle de sa main avant qu'il ne m'échappe et ne me glisse entre les doigts. Et sur cette route, je suis seule. Toujours toute seule.

Je n'ai pas pu le retenir.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

J'étais figée. Clouée sur place. Incapable de bouger. Assise sur le bord de la baignoire. Pieds nus. Tétanisée. Des ravages sous les yeux. Dans le bain. Une tempête était passée. Et cette tempête, c'était moi.

Ouvrir le robinet. Laisser couler l'eau chaude. Réchauffer mes pieds gelés. Mes orteils bien étampés sur la porcelaine blanche. Regarder mes orteils. Me concentrer sur celui du milieu qui dévie fièrement. Peut-on faire un doigt d'honneur « version orteil » ? Un mini *fuck you* sans la retentissante vibration d'une main en colère?... Ou n'importe quoi pour se changer les idées ?

Je suis tellement conne, conne, conne !

Comme mantra, on aura vu mieux. Voilà pour l'estime de soi. On repassera. Merci, bonsoir. Vaut mieux s'autoflageller à grands coups d'insultes que d'y aller à la lame de rasoir.

Mais non... Je n'en suis pas là. Ce n'est pas moi.

Pourquoi se réfugie-t-on dans la salle de bain en cas de détresse ? Pour utiliser tout le rouleau de papier de toilette et pleurer ? Pour avoir à portée de main des médicaments si on perd pied ? Parce que la résonance vient nous répondre en écho ? Parce qu'on veut se terrer dans un petit endroit clos pour se sentir en sécurité, dans un cocon protégé, à l'abri du monde extérieur ? Pour se mirer dans la glace avec ces larmes qui laissent des traces et confirment que l'on fait pitié, pitié comme pas une n'a fait pitié avant ?...

Toutes les possibilités étaient là devant moi. Mais pas pour moi.

Et pourtant, la salle de bain s'était avérée mon seul refuge. Là où ma colère avait jailli.

Inspire, expire... Inspire... expire... expire...

Expire...

Positionner le rouleau de papier de toilette sur le dessus ou en dessous? Quelle est la solution la plus pratique quand l'urgence nous prend de tout dérouler d'un coup? Aucun lien avec le chaton blanc de la pub de Cottonelle qui sautille dans le tas de papier. L'image donnait juste le goût de pleurer.

Fuck... Je ne voulais pas pleurer.

De toutes les catastrophes naturelles, c'était la mienne qui allait faire la manchette ce soir-là. Les ouragans, les tremblements de terre sont monnaie courante, ça arrache tout. Ça arrache tout, même le cœur.

Au téléjournal, ce soir, Clara Bergeron nous raconte sa rupture avec Damien, Ô-Saint-Ténébreux-Damien, d'abord objet d'imbroglis surnommé T.R. (le mystérieux T.R.), et ensuite appelé dans l'intimité: « Dam-oh-oui-Dam-baise-moi-Dam! »

– Madame Bergeron, bonsoir.

Silence. On a voulu lui mettre une bande noire sur les yeux, lui conférer un statut de « fraîchement flushée anonyme ». Elle a refusé. Elle assume. Elle dit qu'elle assume. En coulisse, elle n'a pas voulu passer par le siège de la maquilleuse. On a murmuré sur son passage: « Déjà? Il me semble que c'était bien parti leur affaire... C'était si beau de les voir ensemble! Non... Franchement, c'était assez prévisible, vous ne trouvez pas? C'est une fille tellement compliquée! Faudrait lui booker un psy, elle-même n'arrive pas à se comprendre! Avez-vous déjà vu une fille qui se fait flusher deux fois en deux ans? Ça ne doit pas tourner rond chez elle... Un peu de poudre compacte, mademoiselle? Juste pour ne pas avoir l'air trop blême devant la caméra... »

NON.

Elle se fout de ce qu'ils disent. Elle ne veut pas qu'on pose les mains sur elle. On ne posera plus jamais les mains sur elle. Elle a marché tête haute, sans chanceler, le regard vide. Elle s'est assise avec raideur sur le tabouret qui lui avait été assigné. Le p'tit monsieur des éclairages a dû réajuster le contraste pour ne pas blesser les yeux des téléspectateurs. On a vu plus sympathique à l'écran. Il y a des gens qui gagnent des trophées parce qu'ils sont gentils. Pas elle.

– Merci d'avoir accepté de nous accorder cette entrevue exclusive.

– Je...

Elle s'interrompt, fixe la caméra d'un regard indéfinissable. La seule trace d'anxiété qui ne peut échapper au téléspectateur, ce sont ses doigts aux ongles parfaitement rongés qui viennent à répétition replacer le col de son chandail.

– Un mot sur votre rupture ?

– Conne.

– Merci pour ces paroles qui portent à réfléchir.

La bonne nouvelle TVA : Clara Bergeron est de retour sur le marché. Avis à tous les hommes célibataires désespérés : vous la trouverez dans un magasin près de chez vous, juste à côté du papier cul.



Notre histoire aura duré soixante-douze jours. Je les ai comptés d'un doigt rageur en martelant le calendrier. Un nombre pitoyable digne d'une vulgaire amourette d'été.

Rien ne pouvait renverser le temps, ni le cours des événements. Notre relation s'est arrêtée là, sans possibilité de bredouiller à la question « Depuis combien de temps ? » un petit « Ça fait *juste* cinq mois », de se regarder dans les yeux en balayant tout le reste, de s'émerveiller au bout d'un an et

demi (« Déjà? » « Oui, déjà! ») du temps qui a filé. Pas eu le temps de faire des envieux, de faire l'étalage de projets d'avenir à grands coups de « on » et de « nous », même pas eu le temps de devenir un peu « trop ». Un beau feu d'artifice sans grande finale.



Jour 72

Damien : J'aimerais mieux qu'on arrête de se voir.

Clara : Tu casses avec moi par internet!!!

Damien : Est-ce que tu me donnes le choix?

Damien : Là, j'ai l'air d'un bel écoeurant...

Clara : En effet!



Jour 1

– Je me réveille, je te vois. Je m'endors, je te vois. Je respire, je te vois. Je vois juste toi, OK? Je vois juste... toi, Clara.



Jour 2

– Faudrait qu'on pense à sortir du lit...



Jour 3

Il y a des congés de maladie, des congés sans solde, des congés de maternité, des congés fériés. Je déclare officiellement qu'il y a aussi des congés de baise. La Saint-Jean-de-la-Baise...



Jour 4

Mélo sur le répondeur : Coucou ! Je suis revenue du spa ! Je suis comme neuve. Eh oui, j'ai appris que tu as maintenant un genre de nouveau chum *et que... je... le... connais!* Quand tu seras moins – hi ! hi ! – occupée avec ton *c-h-u-m*, appelle-moi sur mon cell pour me donner le feu vert pour entrer dans l'appart. Je ne voudrais pas vous surprendre, toi et ton *C-H-U-M*, en train de... Hiiiiiiii... en tout cas... Appelle-moi ! Ah oui... c'est Mélo ! OK, bye !



Jour 5

Damien : C'est OK si je reste chez moi ce soir ?

Clara : Parfait ! Je vais en profiter pour dormir pour de vrai !

Damien : Et moi pour me raser !

Clara : Et réapprendre à te laver tout seul...

Damien : Hum... Exactement !

Clara : Moi, c'est le ménage qui m'attend...

Damien : On a vraiment foutu le bordel chez toi ? Je ne sais pas, je n'ai rien vu... J'ai vu flou pendant quelques jours.

Damien : Du flou... et de la dentelle... :)

Clara : Tous ces soutiens-gorge et ces petites culottes... par terre...

Damien : Ouais...

Damien : Mais j'y pense...

Damien : Tu veux que je vienne t'aider à les ramasser ?



L'eau chaude qui coulait. Les ravages de la tempête toujours là. Mes orteils étampés au fond de la baignoire. C'est moi qui touchais le fond? Toutes les possibilités devant moi. Mais pas pour moi. Pas pour moi.

– Clara? Allôôôôôô? Réponds! Clara! Sors de là!

Mélodie angoissait derrière la porte de la salle de bain. J'entendais Yan chuchoter de lui passer « la pinouche de poignée de porte ». Je me suis relevée, j'ai rabattu le rideau de douche pour tout cacher. J'ai ouvert le robinet du lavabo, puis je me suis aspergé le visage d'eau froide pour me ressaisir.

Inspire, expire... Inspire... expire... expire...

Expire...

– T'es pas en train de t'ouvrir les veines, han? a crié Mélodie à travers la porte. ClaraaaAAA?!

La clé travaillait frénétiquement la serrure, puis la porte s'est ouverte à la volée alors que j'essayais de me composer un air digne, rejetant les épaules vers l'arrière et repoussant d'une main rapide les mèches mouillées qui étaient collées sur ma joue.

Yan n'a eu qu'un coup d'œil pour mes pieds mouillés, puis il a foncé directement vers le bain. Il a écarté le rideau de douche, en quête de sang, d'une corde, d'un restant de médicaments. Ce qu'il a vu m'a embarrassée encore plus que toute preuve incriminante d'une tentative de suicide. La preuve ultime d'un solide *pétage de coche*. Tout ce que j'avais saccagé: le contenu complet de l'armoire à pharmacie et tout l'attirail pour se mettre belle pour son homme, les morceaux de verre d'un pot de crème pour jambes soyeuses, un rouleau entier de papier de toilette doux pour les fesses – soit deux cent quatre-vingts carrés de papier déchiquetés –, un tube de dentifrice complètement vidé dont la pâte formait une représentation abstraite, un t-shirt d'homme avec le logo de Toxic Robot découpé en pièces. Yan s'est aussitôt soustrait à cette vision en reculant d'un pas. Il a refermé le rideau de douche

et est ressorti de la salle de bain aussi vite qu'il y était entré en poussant une suite de jurons bien sentis.

Mélo me regardait avec de grands yeux horrifiés.

– Il faut ramasser ça, ai-je articulé d'une voix sans timbre.

– Ben voyons! s'est-elle écriée en s'élançant dans mes bras. Ramasser? Pauvre Poune!

Déboussolée par ce surnom que Yan me réservait et dont Mélodie n'avait jamais fait usage, je me suis retrouvée dans la position où c'était moi qui lui flattais le dos tandis qu'elle semblait à la limite des larmes. Désespérément, j'ai cherché Yan du regard.

– C'est donc ben poche! a renchéri mon amie, en même temps qu'elle prenait connaissance de l'ampleur des dégâts.

– C'est pas grave. Il faut juste ramasser, ai-je répété.

– Pas grave? On s'en fout du ménage! Viens t'asseoir, on va en parler.

En parler?

Comme dissociée de mon corps, je me suis vue de l'extérieur me dégager de son étreinte puis lui tapoter l'épaule. Je l'ai suivie, fuyant la salle de bain où je m'étais trouvée confinée. Dans la cuisine, Yan fouillait dans les armoires puis, d'une main experte, il a saisi deux verres à fort avant de les cogner sur la table. Avec hésitation, je me suis assise à table devant Mélo. J'ai toujours détesté m'épancher, mais je savais pertinemment que mon amie n'allait pas me laisser filer avant de m'avoir soutiré quelques confidences.

– Je ne peux pas croire que ça soit fini avec Damien, a-t-elle dit.

Ce à quoi Yan a répliqué, un début de rire sarcastique dans la voix:

– Ha ha. Moi oui.

Outrée, Mélo a hoqueté. J'ai encaissé en silence. Yan a ajouté:

– Buvez. Je vais aller torcher le dégât.

Sans un regard pour nous, il a pivoté sur ses talons. Le temps de ramasser quelques produits ménagers sous l'évier et il se précipitait à la salle de bain.

– Il a l'air à pic! ai-je fait observer.

Mélo a haussé les épaules et m'a tapoté la main.

– T'occupe pas de lui...

Quelle idée avais-je eue d'envoyer un texto à Yan? En quelques minutes, Mélo et lui avaient accouru en bonne escouade tactique, comme si le pire pouvait arriver.

« C'est fini avec Damien. Il vient de me laisser par internet! »

C'est ce que j'avais écrit.

Mélo continuait de me regarder avec la mine basse. Son empathie était telle que je craignais presque qu'elle pleure à ma place. Et moi? Après que la soupape eut sauté dans la salle de bain, je me sentais engourdie, à mi-chemin de la réalité. Il ne restait que mes mains qui tremblaient sous la table, loin des yeux de mon amie.

J'ai observé la tequila dans mon verre et je me suis souvenue d'une scène semblable. Ma première visite dans l'appartement de Damien. Yan à l'hôpital; un coup de couteau d'un individu qui voulait lui voler son portefeuille. Mon cœur en miettes de savoir mon ami près d'y passer. Damien était venu à ma rescousse alors que j'étais en état de choc. Chez lui, il m'avait servi un verre pour m'aider à me ressaisir. Cette fois-ci, tandis que j'étais assise devant Mélo, personne n'était entre la vie et la mort. Enfin, il y a plusieurs sens au mot « mort »...

Là, c'était un cas de « ton chien est mort ».

– Allez, bois au moins une petite gorgée. Pour te laisser aller un peu, m'a ordonné Mélo avec douceur.

Me laisser aller?

Sous la table, j'ai essuyé mes mains sur mes genoux et, d'un geste vif, j'ai saisi mon verre auquel je me suis aussitôt

cramponnée. Et j'ai bu lentement tandis qu'un lourd silence baignait la pièce. L'alcool, encore et toujours, comme un pansement.

– Je bois. Je bois.

Rapidement, je me suis versé un deuxième verre que j'ai avalé d'un coup. Je l'ai cogné sur la table pour que Mélo le remplisse à nouveau. Tout ce qu'elle m'a servi, c'est son regard réprobateur de maîtresse d'école.

– Oh, mais pas trop vite non plus! Tu ne vas quand même pas te soûler...

– Tu veux que je boive, oui ou non?

Elle s'est frotté le front d'une main, se ressaisissant.

– Excuse-moi! Qu'est-ce que je fais là à te dire comment boire? Dans les circonstances... Ouf...

Elle m'a versé une nouvelle rasade et nous avons entrecoché nos verres sans rien avoir à célébrer.

– C'est bon que tu vives tes émotions...

– En cassant des choses? ai-je demandé en songeant à l'état de la salle de bain.

Elle a haussé les épaules et m'a servie à nouveau. Elle semblait guetter le comportement socialement acceptable, celui qui consiste à s'écrouler après une rupture, une sorte de prescription: versez quarante-deux larmes deux fois par jour et, si les symptômes persistent, consultez un médecin.

Elle restait là à me regarder avec insistance, en quête d'une réaction de ma part, d'une microscopique larme de rien du tout qui viendrait lui confirmer que j'étais bien humaine, sensible, normale. Un peu comme elle. Mais je ne ressentais qu'un vide immense. Un bourdonnement dans mes oreilles. J'étais un bloc de glace. Un bloc de glace brisé, du genre qui ne fond pas.

– Arrête de me regarder comme ça! Je ne vais quand même pas pleurer sur commande!

Mon amie a hoché la tête, l'a secouée gravement, puis a posé son diagnostic :

– Clara, j'ai l'impression que t'es dans le déni.

Diagnostic auquel je n'ai pas répondu.

Silence depuis la salle de bain. Yan avait arrêté de faire couler l'eau et tendait sans doute l'oreille. J'ai poursuivi en modulant ma voix, plantant un regard convaincant dans les yeux de mon amie qui m'observait avec inquiétude :

– On ne va pas faire un drame avec ça... Ça fait des jours que ça traîne. Là, c'est fini. Et tu sais quoi, Mélo? Je suis sou-la-gée! Oui! Bon débarras!

Voilà. L'illusion était parfaite et j'y croyais presque moi-même. Enfin, l'alcool salvateur coulait dans mes veines, créant une douce sensation d'engourdissement.

– Ben oui, c'est ça! a lancé Yan, qui avait surgi derrière moi. Bravo!

Il s'est mis à applaudir lentement. Je me suis retournée, saisie par son sarcasme.

– Franchement, Yan..., a gémi Mélo.

Toujours sans nous regarder, il s'est servi un verre.

Nous sommes restés longtemps ainsi, chacun plongé dans ses pensées moroses, avec l'écho de ruptures en souvenir, des tas de peines d'amour. De l'amour bénin à l'amour malin. Puis Monsieur-Monsieur, mon gros mastiff anglais, s'est installé à mes pieds qu'il a couverts de son chaud pelage.

– De toute façon, j'ai pas vraiment envie d'en parler...

Et qu'est-ce que j'aurais pu leur dire? Que je serais prête à faire des incantations vaudou pour qu'il me revienne? Ou à me lancer en bas du pont Jacques-Cartier en hurlant « Ah! J'le savais, merde! Je vous l'avais diiiiiit que ça marcherait paaaaaAAAAAs!! » ?

J'ai éclaté de rire sous les yeux ronds de mes amis qui n'avaient aucune idée du délire qui se jouait dans mon esprit. J'ai bu une autre gorgée de tequila. Mon humeur filait

comme sur des montagnes russes. Des hauts, des bas, mais aucune euphorie dans le manège. Et je riaais. Bon sang...

Et le scénario absurde continuait dans ma tête :

Me lancer en bas du pont Jacques-Cartier en hurlant : « Ah ! J'le savais, merde ! Je vous l'avais diiiiiit que ça marcherait paaaaaAAAAAs !! » Et ne pas avoir le temps de terminer ma phrase, me noyer en plein milieu du huitième mot, après l'apostrophe du l, me faire bouffer par les poissons mutants du fleuve puis me faire recracher parce que j'ai trop mauvais goût. Pouah !

Un nouveau rire m'a secoué les épaules. J'ai terminé mon verre. Sur cette lancée, je pouvais peut-être dédramatiser la chose.

– Ça ne pouvait pas marcher avec Da...

Et puis non. Son prénom restait coincé dans ma gorge.

Damien.

Je replongeais. La descente en pente raide, celle qui te fout la barre en plein milieu du ventre. Et le goût familial des larmes. Non.

Mélo s'est redressée, interpellée par le léger tremblement de ma voix. Yan a pris place à nos côtés et s'est incliné, attentif, son verre de tequila suspendu en l'air. J'ai secoué la tête et déclaré en levant un doigt :

– Non, je ne dirai plus jamais son nom. Et là, mes chers amis, c'est le moment où il faut me dire que c'est juste un trou de cul de chez troudecul.com !

Pour toute réponse, ils ont baissé les yeux sur leur verre respectif, raclements de gorge inclus.

« Je me réveille, je te vois. Je m'endors, je te vois. Je respire, je te vois. Je vois juste toi, OK ? Je vois juste... toi, Clara. »

Pour dire ce genre de choses à une fille, puis changer d'idée après 72 jours - le temps de la gestation du cochon d'Inde - et finalement rompre par internet, il faut être un vrai salaud.

À moins que la fille soit elle-même trop compliquée ?

Comment Clara peut-elle oublier Damien, son regard tendre et ses cheveux fous ? Sûrement pas en lui écrivant des courriels qui commencent par « Cher trou de cul »...

« La plume vivante, bien aiguisée et extrêmement efficace d'Annie Quintin tient en haleine. Criante de vérité, Clara nous charme avec son intensité et son humour bien à elle. Plaisir garanti! »

— Nathalie Roy, auteure de *La vie épicée de Charlotte Lavigne*

« Une histoire romantique et passionnée, qu'on termine avec le sourire aux lèvres. Un vrai roman *feel-good!* »

— Nadia Lakhdari King, auteure de *N'oublie pas mon petit soulier* et de *Je vois la vie en rose*



Annie Quintin vit à Montréal. Elle est enseignante le jour et auteure la nuit. Elle travaille présentement à l'adaptation télévisuelle de son premier roman, *Désespérés s'abstenir*.

Dans *Cher trou de cul*, nous retrouvons avec plaisir les personnages attachants de *Désespérés s'abstenir*.